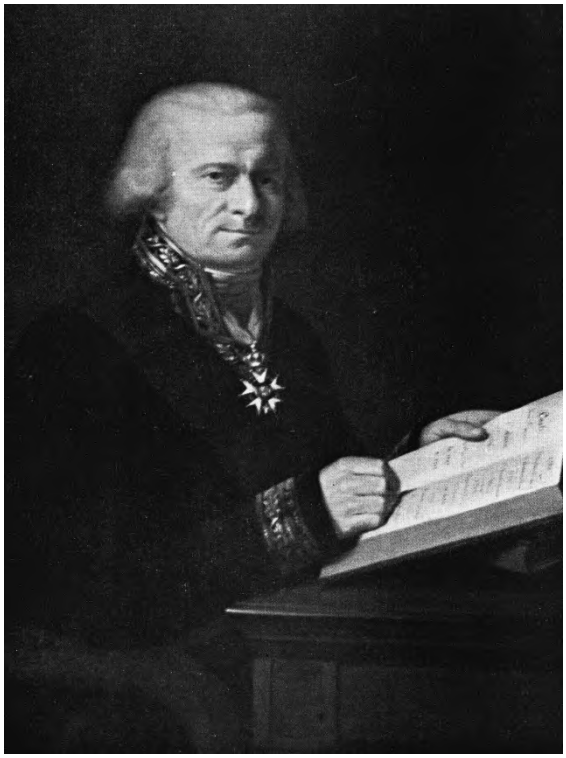
COSTE Jean-François (1741-1819). Nestor de la médecine militaire.

Jean François Coste naît à Villes, dans le pays de Gex, dans l'Ain, le 14 juin 1741.
Il commence ses études de médecine à Lyon où il a déjà eu une brillante scolarité au petit séminaire. Il les continue à Paris, dans le service d'Antoine Petit qu'il suit à l'Hôtel-Dieu et à la Salpêtrière. Il rencontre Jean-Jacques Rousseau à Montmorency alors qu'il suit son maître en consultations. En 1763, pour des raisons financières, il soutient sa thèse de doctorat à Valence. Alors qu'il officie près de Ferney, à Gex, il brille par son comportement lors d'une épidémie qu'il parvient à enrayer.
Voltaire, qui est présent, est impressionné par le dévouement du jeune médecin et en 1769, le recommande à Etienne-François de Choiseul qui le nomme aussitôt médecin en chef de l'hôpital de Versoix dans le but de créer un port français sur le lac Léman, alors que des troupes françaises sont envoyées pour calmer des tensions frontalières.
Mais, le ministre étant disgracié, le jeune homme, alors médecin militaire, est muté à Nancy, en 1772. Les soldats qu'il soigne sont si mal nourris qu'une épidémie de scorbut se déclare, amenant Coste à protester avec une si grande virulence qu'il rencontre jusqu'au ministre de la Guerre. Il en écrit d'ailleurs deux recueils de réflexions philosophiques.
En 1774, il gagne un prix de l'Académie de Nancy grâce à un mémoire proposant des solutions visant à rendre salubres des quartiers de la ville qui ne le sont pas, intitulé *Essai sur les moyens d'améliorer la salubrité du séjour de Nancy* (1773).
En 1775, Coste est promu, par le ministre de la Guerre en personne, médecin-chef à Calais. Il y perfectionne sa connaissance de l'anglais. En 1776, associé à Pierre-Rémi Willemet, il réalise un mémoire intitulé *Essai botanique, chimique et pharmaceutique sur la substitution des substances indigènes aux exotiques* qui est récompensé par l'Académie de Lyon.
En 1780, Coste est nommé médecin en chef de l'expédition aux Amériques du comte Jean Baptiste Donatien de Vimeur de Rochambeau. Médecin, hygiéniste et épidémiologiste, il a sous ses ordres deux médecins, huit chirurgiens aide-majors, huit sous-aides-majors et trente-six élèves à qui il inculque, aussitôt débarqués, 88 prescriptions qu'il fait imprimer à son arrivée à Newport dans un petit volume écrit en latin destiné aux hôpitaux militaires ou aux infirmeries militaires.
Une épidémie de variole se déclenche. Coste l'enraye en pratiquant l'inoculation, opération qu'il enseigne à ses confrères américains. Il est aussi confronté à la dysenterie des troupes et s'illustre par ses diagnostics précis et la pertinence des traitements qu'il recommande. Il officie à l'hôpital de Williamsburg jusqu'en 1782. Étant à proximité du quartier général, il guérit Rochambeau qui présente les symptômes du typhus. Pendant le siège de Yorktown en 1781, ses hôpitaux sont si performants que George Washington lui-même l'en congratule chaleureusement. Au cours du conflit, Coste a accompli un tel travail qu'il devient l'ami de Benjamin Franklin et que ses préceptes sont adoptés par l'essentiel des universités américaines.
En 1783, Jean François Coste s'en revient en France, avec une pension de 3 000 livres octroyée pour ses bons et loyaux services. Louis XVI lui confie un brevet de médecin de la Marine. Il le nomme médecin consultant des camps et armées du roi en 1784 et inspecteur des hôpitaux de l'ouest en 1788. Coste occupe aussi la fonction de médecin en chef du camp d'instruction de Saint-Omer. Alors qu'il est question de supprimer les hôpitaux militaires, le médecin s'insurge et milite ouvertement pour leur maintien et la création d'autres.
En 1790, orateur habile, il est élu premier maire de Versailles. Le 31 juillet 1793, la Convention nationale autorise le ministre de la guerre à utiliser l'abbaye royale du Val-de-Grâce, devenue bien national, comme hôpital militaire, ce qui la sauve très probablement de la destruction. Coste contribue pour une grande part à l'ouverture des portes de l'hôpital du Val-de-Grâce. Il y donne la première leçon. Il ne s'y rendra qu'à trois reprises : en 1793, pour inspecter l'ancien couvent et pour déterminer de son aptitude à devenir un hôpital ; en 1796, pour le fermer et en 1816, pour organiser et présider à sa réouverture.
En 1796, le Directoire nomme Coste médecin en chef de l'hôtel des Invalides, qui n'est autre qu'un asile de vétérans. Coste devient aussi membre du conseil de santé, inspecteur général des hôpitaux militaires et médecin en chef de l'armée des côtes de l'océan en 1803.
Sous l'Empire, l'inspection générale comprend six membres : deux médecins (René-Nicolas Dufriche-Desgenettes, Jean-François Coste), trois chirurgiens (Nicolas Heurteloup, Dominique-Jean Larrey et Pierre-François Percy) et un pharmacien (Antoine Parmentier). Ce comité, dont le principe a été mis en place en 1796, est placé sous la haute autorité des ordonnateurs et des commissaires de guerre. Cette structure constitue la direction du service de santé et siège au quartier général de l'armée. Son rôle est de veiller à l'organisation des hôpitaux de campagne sur le front et à l'arrière, et de surveiller le bon transit des blessés des premiers vers les seconds.
Napoléon le nomme médecin en chef de la Grande Armée en 1803. Coste est de toutes les campagnes, Austerlitz (1805), Iéna (1806) et Eylau (1807), et se dépense sans compter pour défendre ses vues. Au camp de Boulogne, il organise et contraint les soldats à la vaccination antivariolique, mais le fait avec une grande prudence, n'hésitant pas à insister avec fermeté sur des mesures d'hygiène à appliquer sur le terrain avec la plus grande rigueur. Ses conseils tombent en

désuétude devant la misère des hôpitaux de fortune, les rationnements décrétés par l'administration et l'avancée des combats de plus en plus meurtriers.
En 1805, se rendant à Munich pour rejoindre l'Empereur, sa berline s'étant égarée, il se retrouve par hasard au milieu des troupes autrichiennes. Sans se départir de son calme, il les avertit que les troupes françaises suivent de près. Les Autrichiens, apeurés, lui laissent la ville de Passau entre les mains.
En 1806, associé à Percy, il publie un manuel d'hygiène militaire. Il demeure à son poste jusqu'en 1807 où, en Pologne, atteint d'ophtalmie et par la limite d'âge – il a alors 66 ans – il doit, à son grand désespoir, quitter ses fonctions. Le 6 avril, il laisse sa place à Desgenettes qui est promu par l'Empereur.
En réalité, Coste n'ayant de cesse de dénoncer l'insalubrité du service de santé de la Grande Armée, émet des rapports qui fustigent si violemment la réalité qu'il se fait démettre de ses fonctions et renvoyer au poste subalterne de médecin-chef des Invalides. Il y reste jusqu'à la fin de l'Empire. Néanmoins, à ce poste, Coste continue d'affirmer ses croyances et de s'accrocher avec l'administration qui lui reproche de faire usage d'une trop grande quantité de charpie, en particulier de jeter la charpie utilisée pour panser des plaies purulentes, ce qui indigne aussitôt le vieux médecin.
En 1814 Louis XVIII promeut Coste, déjà officier, commandeur de la Légion d'honneur. Il est aussi fait membre de l'ordre de Saint-Michel. En 1815, le roi le missionne pour restructurer les hôpitaux militaires d'instruction.
Jean-François Coste décède le 8 novembre 1819, à Paris, à la suite d'une affection de poitrine qui le fait souffrir pendant six longues journées. Ses obsèques sont célébrées aux Invalides.

Son éloge fut prononcé dans les hôpitaux militaires d'instruction de Paris, Lille, Metz et Strasbourg.
En 1937, le Dr Bonnette l'appela « Nestor de la médecine militaire »
en référence à la sagesse de ses conseils.
Un portrait de Jean-François Coste est visible à la mairie de Versailles.
L'hôpital militaire de Saint-Omer (Pas-de-Calais) a été nommé hôpital Coste. C'est aujourd'hui le lycée Alexandre Ribot.
.



Portrait de Jean-François Coste à la mairie de Versailles